

# L'INSTEMPS,

*Inexacte incertitude*

*James  
Krts.*



**ARTHUR'R.**  
Editions

AVANT  
JAN. VERA  
HOTO  
HOTO  
HOTO

# L'INSTEMPS,

*Inexacte incertitude*

*Junio  
Arts.*



  
**ARTHUR'S.**  
Editions

**ISBN. 2-9508760-1-3**

Tous droits d'adaptation ou de reproduction, même partielle, sous quelque forme que ce soit, sont réservés pour tous pays.



## Remerciements

1886, jeune artiste inconnu du "Paris artistique" et simple témoin avant tout d'une aventure vibrante, je suis admis dans la bande des "Misérables", preuve inaliénable de la générosité et de l'amitié vitale de ceux qui furent mes Maîtres et amis. Aussi le simple mot merci ne peut servir ici que d'ornement, tant leurs cœurs à mon encontre furent indéfiniment grands.

Merci donc à Vincent Van Gogh et Paul Gauguin avec lesquels j'ai vécu des années initiatiques sur les chemins laborieux de l'Art et de l'imaginaire.

Merci à Cézanne et aussi à Signorelli, Mantegna, Botticelli, Léonard de Vinci, Michel-Ange, Bosch, Dürer, Patinir, Brueghel, Vermeer, Turner, Delacroix, Millet, Daumier, Mary Cassatt, Degas, Toulouse-Lautrec, Caillebotte, Matisse, Léger, Braque, Picasso, Chirico, Rouault, Nolde, Klee, Soutine, Modigliani, Chagall, Dali, Warhol, Pollock, Yatridès, Brancusi, César, Giacometti, Pratt, Doisneau, Boubat, Brassai, Hugo, Verlaine, Apollinaire, Baudelaire, Rimbaud, Cendrars, Prévert, Saint-Exupéry, Kerouac, Gaudi, Le Corbusier, Einstein, Vivaldi, Bach, Beethoven, Mozart, Dvorak, Barbara, Balavoine, Brassens, Brel, Higelin, Aubert, Bowie, les Beatles, le Velvet, les Who et les Stones avec lesquels, ayant mûri mon art, les expériences plastiques et lyriques successives scelleront définitivement le bonheur sur ma vie.

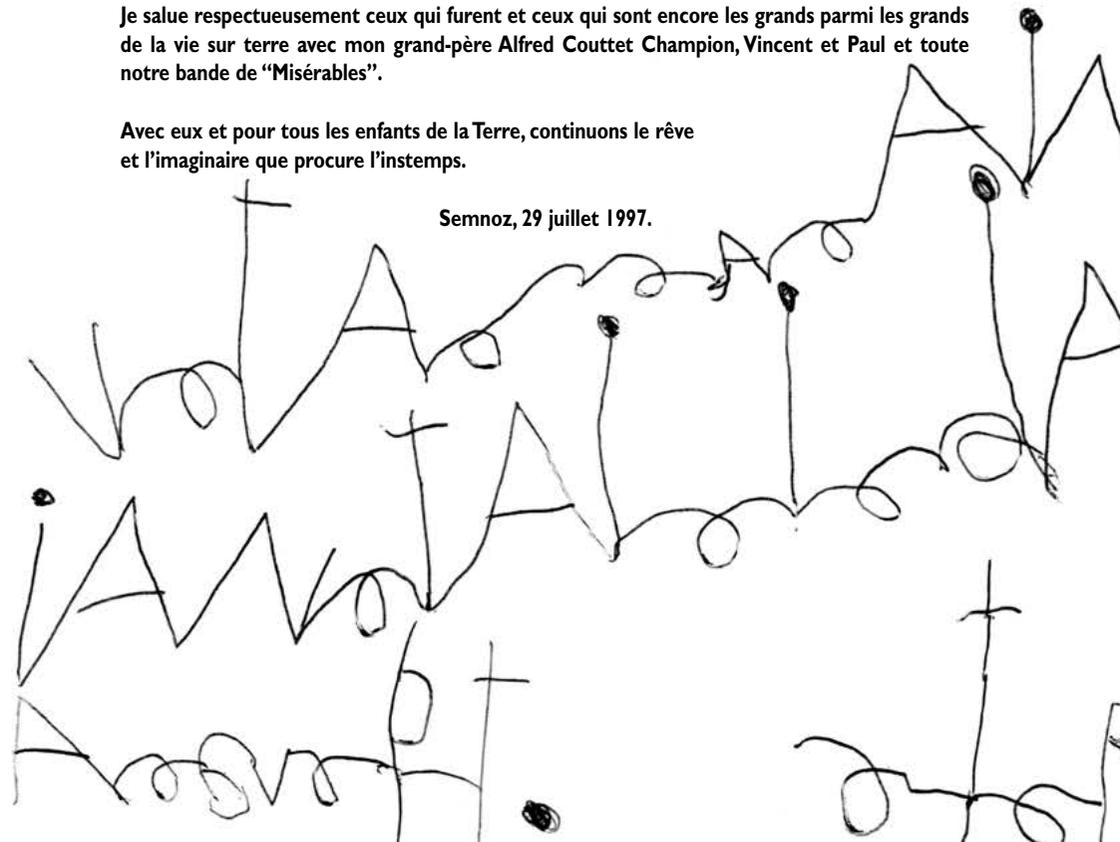
Enfin, mille mercis à Madame et Monsieur Tanguy, sans lesquels cette aventure onirique n'aurait pas eu lieu.

Ma fierté est d'avoir partagé ces instemps de l'histoire des Misérables. Cette histoire qui envahit ma vie grisée de couleurs et de mots, cette histoire dont l'ombre comme un drap de lumière s'est posée sur moi.

Je salue respectueusement ceux qui furent et ceux qui sont encore les grands parmi les grands de la vie sur terre avec mon grand-père Alfred Couttet Champion, Vincent et Paul et toute notre bande de "Misérables".

Avec eux et pour tous les enfants de la Terre, continuons le rêve et l'imaginaire que procure l'instemps.

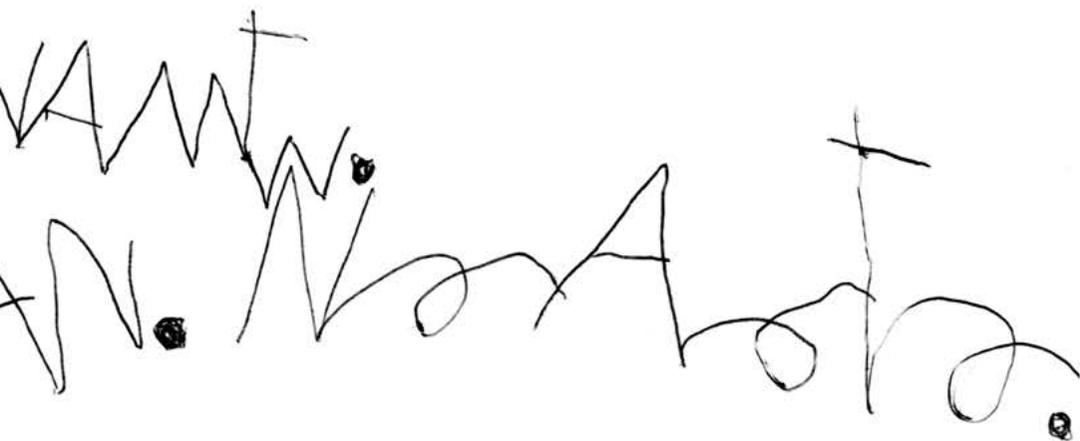
Semnoz, 29 juillet 1997.



# L'INSTEMPS,

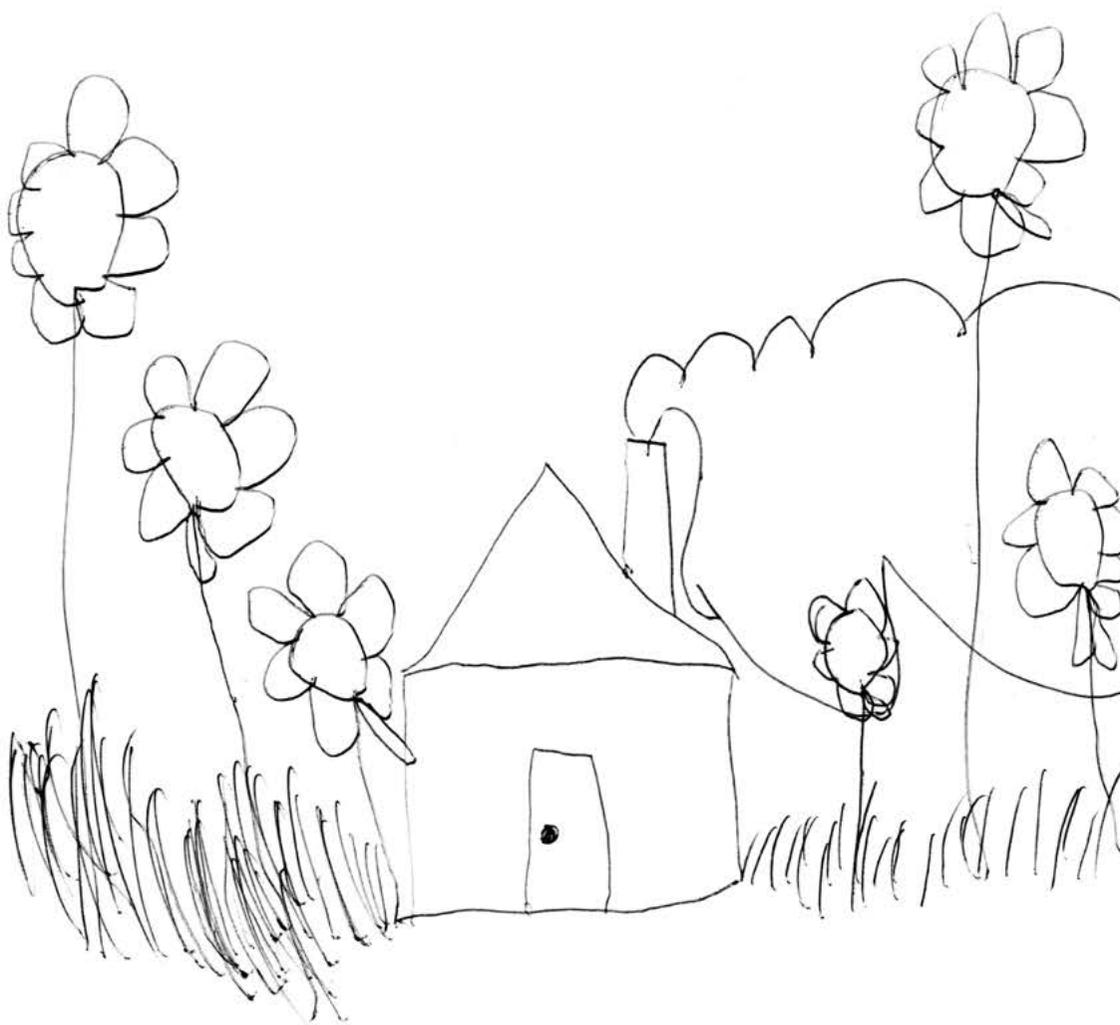
*Inexacte incertitude*

*Junio  
Krts.*



**ARTHUR'S.**  
Editions







à **Pascale** ma femme, tendre complice,  
à **Margot** ma fille, assise sur mon cœur,  
à **Valentin** mon fils, prunelle de mes yeux,  
à ma mère si douce et à mon père admirable,  
à ma sœur **Nathalie** qui prie pour moi,  
à ma nièce **Marie**, assise dans mes bras,  
à ma nièce **Sarah**, assise sur les genoux de sa sœur,  
à mon frère **Alexandre** que je n'ai pas eu à inventer,  
à mes beaux-frères **J.-Pion** et **RV** longue vie,  
à ma belle-mère respectueusement,  
à mon beau-père auquel je ne pense pas assez souvent,  
à mon grand-père "**Champion**" qui vit dans mes veines  
et par mon sang, à mon grand-père **Fernand**,  
à mes grand-mères **Eva** et **Léa**, éternelles,  
à ma famille simplement,  
à toutes celles et à tous ceux que j'aime et pour lesquels  
je n'ai pas assez de cette page pour tous les nommer  
mais qui je suis sûr se reconnaîtront dans ce simple mot,  
amitié.

## ***Préambule***

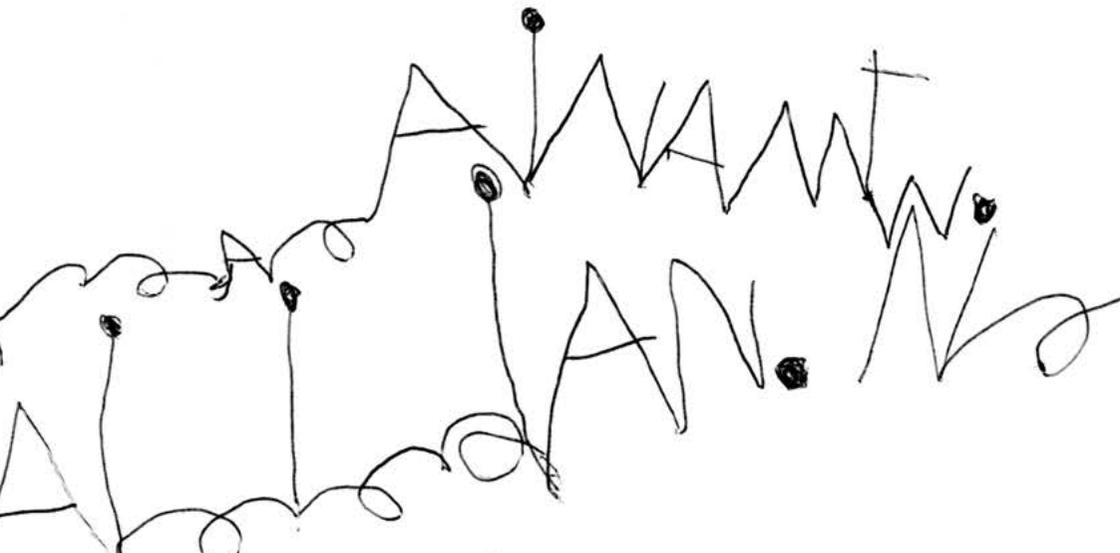
Cette Histoire commence rue Lepic à Montmartre, dans la petite boutique du père Tanguy. Marchand de couleurs des peintres du tout Paris, il règne sur une collection d'invendables toiles de Van Gogh et de Cézanne, alors que Lautrec, noctambule, hante les salons du Moulin Rouge. Depuis ce jour immortel, les années ont coulé, parfois douces, tantôt difficiles mais jamais amères.

Si les amis Paul et Vincent n'ont jamais parlé de moi ou mentionné mon nom dans leurs écrits, c'est à ma demande. Demande que j'ai également renouvelée à tous ceux qui furent mes amis. Seule trace de notre amitié, mon portrait peint par Vincent quelque temps avant ce terrible jour de Juillet, "L'homme au bleuet".

C'est après une longue et douloureuse réflexion que, du haut de mes cent trente-deux ans, je me décide aujourd'hui à écrire cette histoire que j'ai vécue comme un rêve, des mots et de la couleur plein la tête, des mains jusqu'aux lèvres.

C'est avant tout de mémoire, dans mes propres notes et dans nos correspondances respectives, que les événements rapportés dans ce livre ont été tirés, et je tiens cependant à préciser que toute l'histoire qui suit est vraie puisque je l'ai inventée.

# Chapitre I



## *Auvers, 29 juillet 1989*

Les bras lourds, je ne pus soutenir davantage son corps brusquement déserté. Un dernier souffle sans convulsion... et le calme martela lourdement l'atmosphère moite de l'après-midi.

Gachet découpa méthodiquement un coin de nappe papier comme pour mettre de l'ordre dans ses idées, puis il croqua le mort avec une mine de plomb. Il fit de Vincent un portrait délivré et triste.

La chambre à coucher du premier étage ne bougea plus. Les odeurs de térébenthine, mêlées aux fumées de la dernière pipe encore tiède de Vincent, ne parvenaient plus à nos cerveaux délavés. La vie avait fait son œuvre et la mort commençait la sienne à la pension Ravoux. Auvers sonna le glas de toute la force des cloches de son église immortelle, de toute l'âme de ses pierres grises ; et la Maison du Pendu perdit la raison tandis que blés et corbeaux taisaient leurs chants. Et puis, peu à peu, des murmures montèrent au crépuscule naissant, le soleil jaune trébucha sur la terre généreuse de l'Oise et la vie reprit sa respiration lente et inexorable, inexorablement. Paul larmoyait la folie qui le tuerait à son tour, six mois plus tard, alors que le lierre levait déjà sur la pierre de Vincent et que les dernières mesures de la Grand-Messe en Ut mineur de Mozart s'éloignaient dans le vent. Vie et mort, accomplissement immuable des certitudes de l'humanité enfermée dans l'obscurité de trois questions trop bien énoncées ou insuffisamment précises.

*D'où ? Qui ? Où ?*

La mort à coup sûr. La mort qu'est-ce que c'est? Rien! On n'en sait rien; et rien c'est beaucoup trop; et rien c'est déjà trop.

***Inexacte incertitude..***

Mais à l'heure où les arbres s'endorment et que seuls un souffle, une caresse du temps, font frissonner leurs chevelures vertes par-dessus les toits rouges aux écailles alignées. Que leurs coiffures à peine dérangées s'empourpent du sang du soleil qui imperceptiblement s'enfonce par-dessus l'épaule nue de la Sainte-Victoire, avant de tomber brusquement, cramoisi, aux pieds de la nuit; Cézanne médite sur la lumière. La lumière qui fait vibrer l'espace, la lumière qui établit le temps. Cette lumière qu'il fige sur ses toiles, dans la pâte, et qui lui cause bien des tourments.

Cette même lumière que Vincent triturait violemment et qui désormais laisse son esprit en paix, alors qu'elle empêche encore Cézanne de dormir, alors qu'elle éblouit Gauguin, visionnaire lucide de cette fin de millénaire..

Les maîtres, l'immortalité, ne sont que des prétextes à ce livre. Car faut-il être fou pour espérer l'immortalité? Fou ou prétentieux? Ou simplement homme?

Pour Kerouac, écrire un livre est un acte d'amitié. Et, bien que je partage son point de vue, je crois qu'écrire un livre comme ce mot l'indique, c'est livrer sa perception du monde. C'est livrer ce que l'imaginaire transporte, c'est se livrer, dévoiler, sans fausse pudeur, les rides de son âme, la nudité crue mais si véritable, si authentique, de ses faiblesses, de ses victoires, de ses angoisses,

de ses incertitudes... écrire un livre c'est un acte d'amour et de bravoure.

Les peintres trapus, avec ou sans moustache, grands secs aux cheveux hirsutes ou gominés ; les peintres bedonnants aux jambes courtes, longs aux mains calleuses ; les peintres, jours après jours, pièces après pièces, façades après façades ; les peintres mettent les maisons en couleur. Et leurs sifflements, leurs chansons, leur machinale décontraction, leurs naturelles habitudes minutieuses, leurs jurons divins, leurs vociférations péripatéticiennes, créent l'atmosphère, le souffle simple de la vie, le rythme d'une profession utile comme tant d'autres. Alors que Ben, absurde peintre de l'absurde, invente le slogan inutile, terrible, insignifiant mais lourd de sens, inutile mais proche de ces interrogations fulgurantes qui traversent l'esprit des peintres, artistes ou artisans, de tous les gens. Aiguillons lancinants, questions sans réponses :

***D'où ? Qui ? Où ?***

Qu'est-ce qui nous pousse à accomplir chaque jour les mêmes gestes utiles, colorier des maisons, pourtant si absurdes, pourtant si vitaux ?

***Paris, été 1886***  
*Boutique du père Tanguy.*

Explosion de couleurs, japonisme, noms encore inconnus au bas des toiles, effervescence, discours enflammés, rencontres du hasard et quel hasard !

Vincent, Paul, “Big Bang”, rencontre de titans. La boutique du père Tanguy en tremble encore. Les murs aux oreilles espionnes se souviennent de ces quelques mots prononcés par le génie des hommes. Hommes durs devant la douleur et pourtant si faibles devant la vie, devant leur vie. La souffrance, ils la connaissent si bien qu'elle est devenue, certains jours, une alliée. Ils sont ses miséreux, elle les use, elle ira jusqu'à les tuer.

C'est dans cette petite boutique de la rue Lepic, chez Tanguy, que je les ai rencontrés il y a plus d'un siècle. Au premier regard, à leur façon de marcher, de parler, à leur manière d'être là, tout simplement là, dans leur naturelle simplicité, j'ai vu le génie.

J'avais vingt ans et l'art remplissait mon crâne à peine fleuri des rêves les plus libres. J'avais conscience que cette fin de siècle était la plus belle depuis longtemps.

Attiré dans l'arrière-boutique par madame Tanguy, Paul se laissa offrir une tasse de café tandis que Tanguy prenait note de sa commande de couleurs. — *la clochette de la porte du magasin retentit...* — Vincent remontait la rue Lepic au volant de la Deux Chevaux de Théo. Ne trouvant pas de place où garer la voiture, il posa deux roues sur le trottoir, juste devant la vitrine du marchand de couleurs. Lorsque Vincent entra, la clochette de la porte du magasin retentit et Tanguy arriva derrière le comptoir.

- Ah! salut Vincent, vous tombez bien, il y a justement quelqu'un ici qui veut vous connaître. Ils se serrent la main.

- Bonjour, cher ami. Et bien nous dirons que c'est jour de chance, il est si rare que l'on me réclame.

- Entrez! venez par-là.

- Bonjour madame Tanguy.

- Bonjour monsieur Vincent, une tasse de café?

- Oui, merci.

- Vincent... reprit Tanguy, voici Paul Gauguin. Se tournant, Paul... voilà Vincent Van Gogh, désignant Vincent d'un revers de main.

- Salut Vincent, depuis le temps que je souhaitais cette rencontre.

- Bonjour, monsieur Gauguin. Et bien, je dois dire que je ne m'attendais pas à trouver le Maître de Pont-Aven rue Lepic. Je connais votre travail et je le trouve très bon.

- Ce que tu fais n'est pas mal non plus. En tout cas, je crois que depuis quelque temps nous faisons couler beaucoup d'encre tous les deux? Ces messieurs de la presse ont du travail plein les bras et sont à court de vocabulaire pour exécrer notre art. Quant aux plateaux de télévision, nous ne les foulerons pas de sitôt.

- Hélas oui. Et bien qu'aussi lucides l'un que l'autre quant à l'avenir de nos efforts pour vaincre la lumière nous ne pouvons faire parler que nos tableaux.

- Je crois que depuis Picasso, personne n'a autant souffert que nous de la critique. Enfin... notre destin comme tu dis est écrit dans la pâte de nos tableaux, pas moyen d'y échapper. Pas vrai Tanguy ?

- Eeeeh... sûr Paul. Si peu de clairvoyance à se ridiculiser, quel courage ? Rendons hommage aux journalistes, critique d'art est un métier de vocation que mes épaules larges ne pourraient supporter. Bien trop dangereux pour mon ego (Rires). Quoi qu'il en soit, les Maîtres restent et les noms de leurs détracteurs tombent en oubli, sauf quand le ridicule de leurs critiques est assez grand et que l'on en rit encore des siècles après.

Assis dans son atelier, Cézanne observe un rayon de lumière écrire sur la toile vierge l'instant fugitif. Les feuilles des trembles secouées par quelques bourrasques de brise crépusculaire coupent ce rayon oblique et rouge au gré des fantaisies imaginaires du hasard. Et le temps soudain se matérialise clairement sur la toile ; et l'espace soudain vibre, respire, exhale, envahit la pièce tout entière, s'essouffle, en un mot, vit. Et le visage de Cézanne jusque-là crispé par l'observation réfléchie se détend, redevient calme.

La clochette se fait entendre à nouveau. Je pousse la porte de la rue Lepic. Tanguy me reçoit et m'invite à le suivre dans l'arrière-boutique qui vibre tel un haut-parleur de concert rock. Vincent et Paul sont là, leurs mots brûlent, grillés par les accents de la passion. Tanguy me présente, poignées de mains, les miennes sont moites. Mon cœur s'égare. Je suis ému et je ne mesure pas

ma joie. L'instant est immense, l'arrière-boutique est incom-  
mensurable. Les phrases ont déjà repris leur vol au-dessus de la  
table, les mots tourbillonnent et je suis là, sans bouger, à écouter  
deux peintres de l'inutile, faire l'art de leur temps.

Dans la rue, un peintre en bleu de travail passe.

Étourdi, émerveillé, je me retrouve sur la banquette arrière de la  
Deux Chevaux, Vincent au volant, Paul place passager, route 66,  
direction L.A. puis San Francisco. Vincent et Paul, en l'espace de  
quelques heures, sont devenus Don Quichotte et Jean Valjean,  
et je fais partie de la bande des Misérables.

Nous roulons depuis des heures maintenant et les mots brûlent  
toujours dans l'espace un peu plus mesurable de la voiture.  
L'émotion est tombée avec la fatigue et je m'endors, bercé par les  
roulis de la route.

Petit matin, fraîcheur brutale, je suis réveillé par l'air vif qui  
s'engouffre par les fenêtres ouvertes de Paul et Vincent. Devant  
nous, étalée sur onze collines, San Francisco ouvre peu à peu  
ses yeux de ville, sous les effleurements timides du soleil de  
Californie.

- Eh! l'ami, me lance Paul, prêt à affronter l'œuvre?

- Euh... oui... je crois! (*rires*) Je me frotte les yeux et me passe une  
main dans les cheveux.

- Pas bien réveillé à c'que j'vois! Vincent sourit. C'est beau la lumière du matin. Regardez ça comme elle écrit les choses.

- Elle donne du temps au temps, l'espace se laisse palucher, enchaîne Gauguin.

Tout de suite, je ne remarquai rien, c'est après que je me rendis compte que les voix de Paul et de Vincent s'étaient faites plus douces. Les mots avaient tiédi. La passion avait fait place à la contemplation.

Cézanne, contemplatif, tire des conclusions, entrevoit des solutions. Ses mains jusque-là immobiles, posées l'une sur l'autre sur ses genoux, ses mains lentement saisissent palette, brosses et couleurs. Puis Cézanne se met à l'œuvre. Il sait que ce sera difficile, peut-être devra-t-il recommencer? Il sait qu'il sera exténué, sans force, sans certitude de réussite. Pourtant il faut essayer encore.

Nous remontâmes dans la voiture et reprîmes la route. Pollock nous attendait dans la Maison Jaune. Barbara, Brel, Brassens, Cendrars, Picasso, Modigliani étaient déjà là. Brancusi, Braque, Soutine et Prévert nous rejoindraient plus tard et Jagger, Bowie, Balavoine, Aubert et Higelin arriveront sur nos talons.

La Maison Jaune se remplirait au fil des jours de maîtres, de génies, de rires, de rêves, de femmes et d'enfants.



**Les Balmettes - Mûres**  
**74540 Alby-sur-Chéran**

**eMail : [brunoarts@mac.com](mailto:brunoarts@mac.com)**  
**[www.brunoarts.com](http://www.brunoarts.com)**

**Photos\_Bruno Arts® © 1998\_1999**

**Dessins Valentin Couttet © 1997**

**Couverture\_aquarelle Bruno Arts\_graphismes Valentin Couttet © 1997**

**Achévé d'imprimer en Juillet 2 000 sur les presses de l'imprimerie A'prim  
à CranGevrier - Haute-Savoie**

**Dépôt légal : 3<sup>ème</sup> trimestre 2 000**  
**ISBN. 2-9508760-1-3**

Bruno Arts est né en 1964 à Annecy. Il s'exprime à travers la peinture, la sculpture, la photo et l'écriture.



En 1994, il publie aux éditions **ARTHUR'R** "Sans Titre", un recueil de 35 poèmes illustrés de ses propres photos et dessins.

"L'instemps" est son premier essai.

Tous droits d'adaptation ou de reproduction, même partielle, sous quelque forme que ce soit, sont réservés pour tous pays.



Brancusi et Modigliani avaient déniché un bloc de pierre blanche sur un chantier de construction et l'avaient volé comme des enfants dans le caddie d'un supermarché voisin, courant à travers les rues aux nez des passants. A coups de ciseaux, ils en extirpèrent les corps d'un homme et d'une femme tendrement mélangés, les jambes tressées, un homme, une femme, étrangement étrangers. Valentin qui traînait ce jour-là dans l'atelier s'approcha de Brancusi et tirant sur son pantalon lui demanda du haut de ses six ans :

- Comment tu savais qu'il y avait des gens dans le gros caillou ?
- Ah ça, répondit Brancusi, c'est le métier petit ! Tu vois quand Modi et moi avons trouvé ce caillou, on a vu tout de suite qu'il avait une âme.
- C'est quoi une âme ? interrogea l'enfant.
- Une âme c'est la vie, lui répondit tendrement Modi, c'est quelque chose qui habite dans notre cœur et qui donne l'amour.
- Alors tu as mis ta main sur la pierre et tu as senti battre son cœur ? reprit l'enfant.
- Oui, c'est un peu ça, confirma Brancusi, un large sourire aux yeux.
- Mais moi je peux voir aussi les cailloux qui ont un cœur, chuchota Valentin qui traversait déjà l'atelier pour expérimenter sa découverte dans le jardin.

